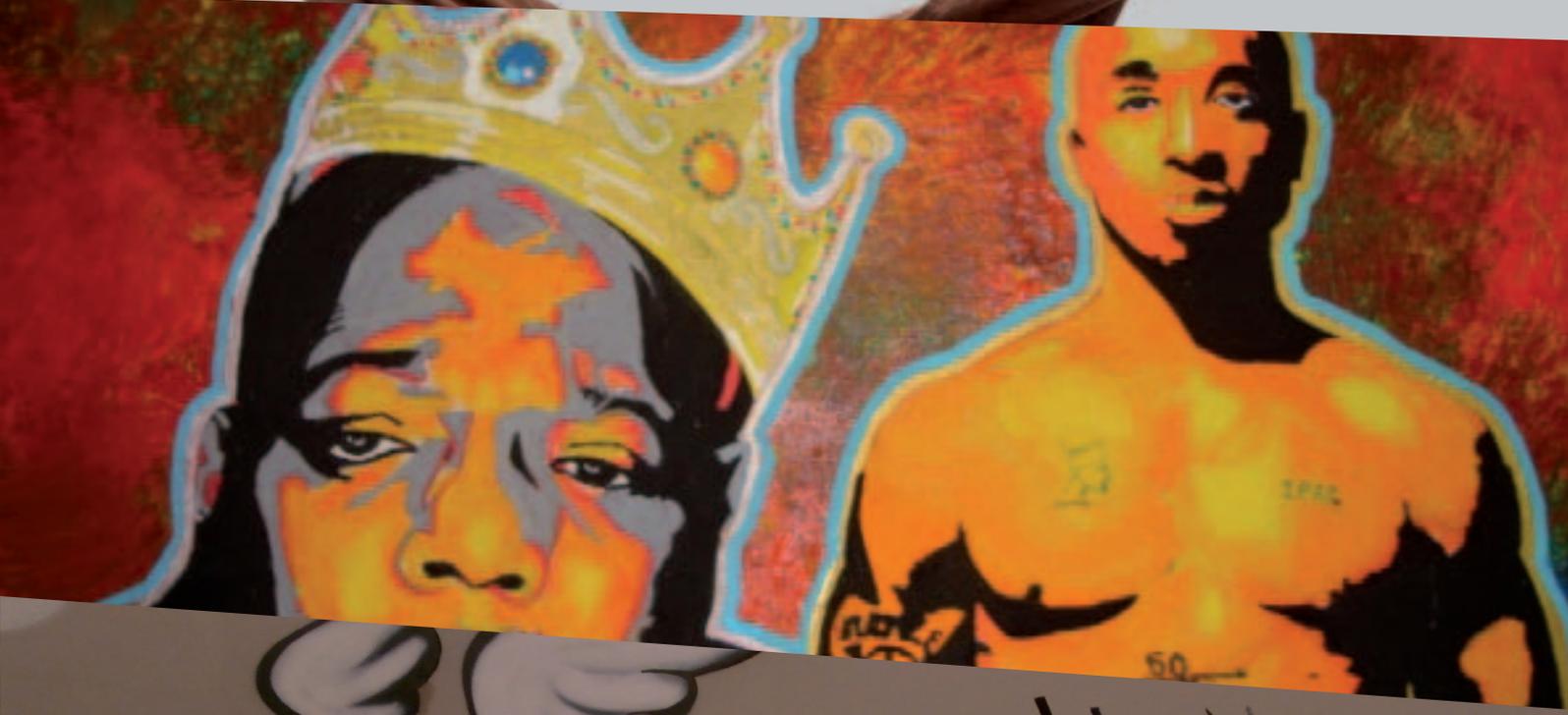


LES DESSOUS DU

article
27

HIP HOP



INTRO

Cultures urbaines, arts urbains, street art, sports urbains, Hip Hop...

Les **cultures urbaines** recouvrent l'ensemble des **pratiques culturelles, artistiques** (rap, slam, beatboxing, photographie, vidéo, danse...) **et sportives** (roller, skate, BMX, basket de rue...), issues de l'espace urbain. Les disciplines du Hip Hop s'intègrent donc dans les cultures urbaines. L'**art urbain** (ou street art en anglais) est un mouvement artistique contemporain qui regroupe toutes

les formes d'art plastique réalisées dans la rue ou dans des endroits publics, et englobe différentes techniques : graffiti, pochoir, stickers, affiches, yarn bombing (ou tricot urbain), stickers, installations... C'est un art illégal (contrairement aux œuvres d'art public, commandées par les autorités à des artistes) et éphémère, souvent vu par un public très large. Le graffiti, propre au mouvement Hip Hop, est donc une des formes existantes d'art urbain.

Dans ce livret, nous approchons essentiellement le **Hip Hop**, mouvement culturel né dans les années 70, ainsi que les quatre disciplines artistiques qui le concrétisent et en véhiculent les valeurs :



Nous explorerons l'histoire du Hip Hop, du contexte qui l'a vu naître jusqu'à nos jours. Aujourd'hui, ce mouvement culturel s'est répandu à travers le monde et constitue pour beaucoup un réel mode de vie, de penser, une façon de s'habiller, de parler... de s'exprimer !

HISTORIQUE

Les années 1950 et 1960 creusent le fossé entre la majorité blanche américaine, qui profite du rêve américain, et les minorités, en particulier noire et hispanique, dont les conditions de vie se dégradent. Les mouvements identitaires se forment et sont réprimés (notamment les Black Panthers) et leurs leaders disparaissent (Martin Luther King, Malcolm X). Les communautés des grandes villes, en particulier New York, se replient sur elles-mêmes dans des ghettos où les gangs prennent une importance sociale de plus en plus marquée. L'insécurité, la délinquance et la drogue font alors partie du quotidien.

LE FRE HIP-HOP

Les conditions de vie dans le Bronx

Ce quartier New-yorkais, berceau du Hip Hop, est transformé en un environnement hostile: la construction d'une autoroute déracine près de 60 000 habitants de leur logement et la classe moyenne blanche quitte le quartier. De plus en plus de logements sont inoccupés et les personnes restées sur places n'ont pas d'emploi...

Le taux de criminalité y est extrêmement si élevé et que les autorités ne souhaitent plus intervenir, : ce sont les gangs qui y font la loi. Ils s'attaquent aux personnes âgées, toxicomanes, jeunes hors-gangs, entre eux... Les rites de passages pour rentrer dans un gang étaient souvent très violents. Les habitants du quartier considèrent alors la loi des gangs comme la véritable justice et s'adressent à eux plutôt qu'à la police pour régler leurs problèmes. Les gangs se développent jusqu'au début des années 70, avec pour chef de file le gang des Black Spades.

Carlos Suarez, président des Ghetto Brothers

« Si tu traversais un autre quartier, tu devenais une cible. Ou alors, tu devais enlever ta veste. Si tu te faisais attraper, ils te démolissaient. »

La « fin » de la guerre des gangs

Puis, le gang des Ghetto Brothers, très respecté dans le milieu, prend conscience que ce n'est pas en se livrant à une guerre de gangs par la violence que les problèmes sociaux allaient être résolus. Ils décident de mettre en place différents services (petits déjeuners gratuits, distribution de vêtements...) et de devenir médiateurs pour régler les batailles entre gangs **à l'amiable**. Lorsque le conseiller de paix des Ghetto Brothers se fait tuer en 1971 en essayant d'arrêter une bagarre, les gangs décident d'une trêve commune qui fut de courte durée, mais donna une nouvelle impulsion aux jeunes des quartiers.

Benjamin Menlendez, VP des Ghetto Brothers

« Effectivement, nous ne sommes plus un gang. Nous sommes une organisation. Nous voulons aider les Portoricains et les noirs à vivre dans un environnement meilleur. »

LES PIONNIERS

C'est dans ce contexte où les jeunes cherchaient une alternative à la violence des gangs que naquit la culture hip-hop.

Les Block Parties et Kool Herc

L'émergence du Hip Hop est également indissociable des Block Parties, fêtes de quartiers organisées dans les rues où l'on bloquait la circulation à l'aide de barricades ou de voitures, et animée par un DJ qui enchaînait les morceaux sur lesquels les participants dansaient. DJ Kool Herc, jamaïcain débarqué à New York en 67, est l'instigateur des premières Block Parties dans le Bronx, en 1973. Elles gagnent rapidement en popularité, les interventions deviennent rimées, rythmées et de véritables joutes verbales s'organisent. Régulièrement, des graffeurs sont invités à venir peindre leurs œuvres. Le phénomène dépasse les frontières du Bronx et Harlem, Brooklyn, le Queens qui cèdent à la fièvre des block parties. La culture hip-hop est née, avec ses quatre disciplines permettant à chacun de trouver le moyen d'expression lui convenant le mieux : le breakdance (danse), le rap (MCing) et le Djing (musique), et le graff.

L'Universal Zulu Nation et Afrikaa Bambaataa.

Afrika Bambaataa, ancien leader du gang des Black Spades ayant participé à la trêve des gangs de 1971, crée l'Universal Zulu Nation qui réunit les personnes refusant la violence des gangs. Inspiré par Kool Herc, ils organisent des soirées dans les rues du Bronx, où les "battles" (batailles) de breakdance ainsi que les "clash" (combats verbaux) de MC's remplacent coups de couteaux et tirs de balles. Très vite, les valeurs du mouvement hip-hop se confondent avec celles de la Zulu Nation qui devient sa représentante officielle à travers le monde.

La Zulu Nation a aujourd'hui des « antennes » dans le monde entier, appelées des Chapters. Elle organise des meetings, des soirées, des événements (Hip-Hop meeting, Hors-circuit, Lez-Arts Hip-Hop, Battle of MC's, concerts, ...) et est à l'écoute de tous ceux qui aimeraient en savoir plus sur la culture Hip-Hop. Le Chapter Belge de la Zulu Nation existe depuis plus de 10 ans.

Les valeurs du mouvement

« Peace, love, unity and having fun » soit « la paix, l'amour, l'unité et s'amuser », est le slogan diffusé par la Zulu Nation. Mais le respect d'autrui ainsi que l'unité des peuples sont également des messages présents. Le hip hop est donc une culture pacifiste, prônant la pluriracialité, en dépit de l'image véhiculée par certains groupes de rap.

Il existe de plus un élément implicite, contenu dans chacune des disciplines : le dépassement de soi. En effet, que ce soit dans la danse, le graffiti ou la musique, l'exécutant est invité à s'améliorer pour obtenir chaque fois un résultat meilleur, plus satisfaisant, et repousser ses propres limites chaque fois plus loin.

Rauet (De Puta Madre)

« Il n'est pas nécessaire d'être dans la galère pour s'intéresser à la culture Hip Hop. Tu peux aussi simplement revendiquer le fait d'être enfin compris par des gens qui vivent les mêmes choses que toi, qui ont des références identiques aux tiennes. Je n'ai jamais abordé le Hip Hop par le côté plaintif, même si ça sert également à ça, parce que c'est un moyen d'expression. Le Hip Hop c'est « Peace, love, unity and having fun », le « having fun » est super important aussi. »

LE RAP

RAP IS SOMETHING YOU DO, HIP HOP IS SOMETHING YOU LIVE

Le rap est quelque chose que tu fais, le Hip Hop quelque chose que tu vis.

KRS-One

Le mot Rap vient de l'anglais "to rap" qui signifie bavarder, parler de manière accélérée

RAP IS THE BUSINESS, HIP HOP IS THE CULTURE

Le rap est le business, le Hip Hop la culture.

Grandmaster Flash

Forme d'expression musicale du mouvement Hip Hop, le rap consiste le plus souvent à égrener des couplets rimés séparés par des refrains. Ces paroles sont accompagnées de rythmes obtenus par échantillonnage numérique (sampling, beat) et/ou la manipulation de disques vinyles (scratching, cut, mix...) par un DJ.

Le Rap, qui se voit attribuer une foule d'influences possibles, est toutefois en véritable rupture avec celles-ci.

Contrairement aux évolutions musicales habituelles (comme de la soul au funk par exemple), l'avènement du rap n'est pas organisé par des musiciens professionnels. **C'est une jeunesse noire, défavorisée, urbaine - et non musicienne !- qui s'approprie ces différentes influences, pour en faire un moyen d'expression qui lui est propre et lui ressemble**, qui lui sert d'exutoire, d'outil de revendication.

IAM

*La mode, les codes, le style et l'élégance
les pas, les techniques et les danses
Le sport, les sapes, les vagues et les tendances
Cherche pas, tu sais d'où ça vient, ça vient de la rue*

Ca vient de la rue

Contrairement aux anciens styles de musique afro-américains qui ne témoignaient que de façon détournée des conditions de vie de la communauté noire américaine, **le rap** se présente comme l'expression même de ces conditions de vie et « colle » vraiment à la rue, en suivant les codes déjà présents dans les ghettos. Ceci explique l'attitude générale des rappeurs, qui gardent le style vestimentaire (cf. Rapparence p.XX) et le langage (CF. Le langage p.XX) de la rue.

Le rap est considéré comme un **réel phénomène social** autant que comme un style musical. Aujourd'hui, il s'est répandu et sert de mode d'expression aux quatre coins du monde, dans une quantité infinie de styles, qui se différencient au niveau musical, en fonction de la région d'origine et/ou par le contenu des textes.

LE RAP AU FIL DU TEMPS : HISTOIRE ET ORIGINES

Tour d'horizon des différentes influences du rap

Le rap est la dernière forme d'expression du peuple noir. Le peuple noir a créé toutes les musiques que vous entendez dans la rue, elles ont toutes des racines africaines. La musique rap est un engin révolutionnaire pour changer les fondements racistes de la société américaine. – KRS One

De lointains ancêtres

Le rap semble au premier abord se rapprocher de la culture africaine. Le chant scandé du MC rappelle en effet le **griot**, personnage traditionnel africain poète et musicien qui chronique la vie quotidienne. L'influence des **Dirty Dozens** (bagarres verbales spécifiques à la communauté noire américaine) est également citée. Au niveau musical, le retour à des morceaux basés sur le rythme plus que sur la mélodie ramène aux **percussions africaines**.



IAM *Le tempo libère mon imagination me rappelle que ma musique est née dans un champ de coton*

D'autres y voient une possible influence occidentale (en prenant l'exemple des **troubadours**), ou brésilienne (avec la **capoeira** qui regroupe également musique, chant et danse-combat...).

Du spoken word au funk



Considéré comme ancêtre du rap, le Spoken Word est apparu dans les années 30 avec le **Golden Gate Quartet** (ensemble vocal américain de gospel/negro spiritual - Preacher and the Bear). Il s'agit de déclamer, **réciter des discours sur des rythmes battus par des tambours**, avec la négritude comme thème de prédilection.

Mouvement né à la fin des années 50 et développé dans les années 60-70, **le funk** est souvent cité comme une des racines principales du Hip Hop. Ce mouvement afro américain se caractérise par la prédominance de la **section rythmique** (guitare, basse, batterie), la présence de cuivres et une grande place accordée aux instruments.



James Brown est considéré comme le parrain du funk. Selon certaines interprétations, le terme proviendrait de l'argot « funky », qui signifie littéralement « puant », « qui sent la sueur », reproche traditionnellement adressé aux noirs par les blancs, et détourné ensuite par les artistes noirs.

Les débuts à New York

The Last Poets, groupe new yorkais fondé en 1968, est souvent cité comme le **précurseur du rap**. Leurs textes, chargés politiquement, évoquent les racines des communautés noires américaines.



Au début des années 70, **DJ Kool Herc**, jamaïquain d'origine, importe à New York les **block parties** et la technique du **toasting**, pour laquelle des DJ/animateurs se mettent à parler par-dessus les mix instrumentaux de reggae. **Les premiers raps étaient donc constitués de rimes toutes simples pour mettre l'ambiance en soirée**. Kool Herc invente également un nouveau procédé pour mettre en valeur le break des morceaux et donner plus de place aux danseurs : **le scratching**.

En 1979, **le premier tube rap** sort en 45 tours, c'est *Rapper's Delight* du Sugarhill Gang. Les rappers y sont accompagnés par un orchestre funk. L'origine du mot Hip Hop est souvent attribuée aux premières phrases de ce morceau.



*I said a hip hop the hippie the hippie
to the hip hip hop, a you dont stop
the rock it to the bang bang boogie say up jumped the boogie
to the rhythm of the boogie, the beat*

Gangsta Rap et Rap en France

Le rap se développe tout au long des années 80, et voyage notamment jusque Los Angeles, sur la côte Ouest des Etats Unis.



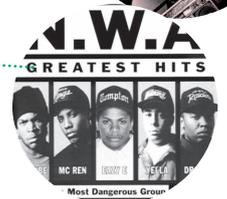
En 1982, *The Message* de **Grandmaster Flash** est une vraie révolution. Ce titre est cité comme le **premier exemple de rap conscient**(cf. Quel message ? p.XX.).

Planet rock d'**Afrika Bambaataa** marque les esprits en 1983.

La même année voit apparaître le **premier single du groupe RUN DMC** *It's Like That* et le premier morceau Hip Hop des **Beastie Boys** *Cooky Puss*



En 1986, le **premier collectif de Gangsta Rap** naît à Compton (banlieue de Los Angeles) : **NWA (Niggaz Wit Attitude)**



La France est le premier pays d'Europe à voir le rap débarquer. L'émission H.I.P H.O.P, est diffusée sur TF1 en 1984. Elle est la première du monde consacrée au mouvement, présentée par le pionnier du rap français, Sidney. S'ensuit la naissance de groupes comme Assassin, IAM, NTM...



Les années 90 : un mouvement mondial

Le rap commence à se diversifier et à **toucher également les populations blanches**. Après les pays européens, **l'Amérique du sud, l'Afrique et l'Asie développent leurs propres scènes rap**, à la fois influencées par le rap existant et teintées par la réalité sociale et les spécificités musicales de leur pays.


NASTYNESTA

Rap Africain : Diamant Noir, Nasty Nesta...

Rap Asiatique : Hannya...

Rap Latino : Tres Coronas...



Cette décennie est également marquée par la fameuse **guerre des gangs entre la côté Ouest et la côté Est** des Etats Unis. En 1999, **Eminem** sort son album *The Slim Shady LP*, qui lui offre la reconnaissance du grand public.



Aujourd'hui

Devenu un courant musical très à la mode, le rap **génère aujourd'hui d'importantes sommes d'argent**. Des radios spécialisées sont apparues, mais privilégient les artistes grand public et aboutissent à une certaine homogénéité au détriment des artistes indépendants. Des superstars du rap comme 50 Cent, Kanye West... sont connues mondialement. Toutefois, les évolutions du rap sont nombreuses. Depuis ses débuts, et encore aujourd'hui, le rap s'inspire et se mélange aux autres genres jusqu'à brouiller les frontières : pop (pop-rap), funk (gangsta-funk), rock et métal (rap fusion), trip hop (abstract Hip Hop), musiques traditionnelles ou encore électroniques, chanson française... **Le rap peut être considéré comme une musique grand public qui, comme tous les genres, contient en son sein à la fois des artistes commerciaux et d'autres plus indépendants.**

GEOGRAPHIE DU RAP

Trois grandes familles géographiques constituent les fondements du rap aux Etats-Unis et ont influencé ensuite les rappeurs à travers le monde :



Le Hip Hop prenant source dans la rue, les rappeurs sont généralement **très attachés à leur quartier**. Cela peut se traduire de deux façons : par la formation de **collectifs** issus du même milieu (crew, posse...) ou des invitations à rapper sur un même morceau (featuring), mais aussi plus négativement par une **rivalité** entre rappeurs, qui peut aller de tensions réglées dans les paroles de certaines chansons (nommées diss tracks) à des règlements de compte plus violents. Aujourd'hui, cette division géographique tend à perdre de l'importance, les rappeurs se regroupant plus par courant musical ou par valeurs.

Le terme *Represent* est souvent utilisé par les rappeurs, pour rendre hommage à leur ville/quartier/pays d'origine. Il est souvent suivi d'un code postal, d'un indicatif téléphonique, du surnom donné à leur ville...

Akro

Les codes postaux (dans les textes de rap), ce n'est pas le plus important, c'est surtout pour la *street crédibilité* (prouver qu'on vient de tel ou tel quartier). Le plus important, c'est où l'on va.

De 1991 à 1997, de fortes rivalités existaient entre la côte Ouest et la côte Est. Elles se traduisirent par l'assassinat des artistes principaux des deux camps: Tupac Shakur en 1996, puis The Notorious B.I.G. en 1997.

Le rap n'appartient pas à une classe, à un quartier. C'est pas parce que tu as vécu tel ou tel truc que tu as le droit de rapper ou pas. Ça appartient à tout le monde. Tout le monde peut l'écouter, tout le monde peut en faire

En Belgique

La scène Hip Hop bruxelloise est active depuis le début des années 80, avec les premiers groupes de rap et concours de danse. Mais il faut attendre la fin de la décennie pour que les premiers artistes bruxellois se mettent à rapper en français. Le **1er album de rap belge en français**, BRC (Bruxelles Rap Convention), sort en 1990.



Daddy K (DJ) rencontre Benny-B en 1987. Ils fondent le groupe **Benny-B**, accompagnés du danseur Perfect. Leurs singles (dont le plus connu « Mais vous êtes fous ») se sont classés dans les premières places des charts. Malgré les reproches adressés à leur rap plus commercial et leur style vestimentaire attirant les moqueries du milieu Hip Hop, ils **ouvrent la voie du rap belge (et francophone!) et sont les premiers à être médiatisés** et à s'exporter à l'étranger. Des rappers de renom comme Youssoupha, Cuizinier (du groupe TTC), Booba, Disiz la Peste, citent encore aujourd'hui Benny B dans leurs chansons et interviews comme source d'inspiration importante.

Dès le début des années 90, les Puta Madre, Starflam, Pitcho, Manza, Sly D... prennent la relève. Les **Puta Madre** fondent le premier label indépendant autour du rap en Belgique : 9mm. Ces pionniers du rap belge restent actifs dans la décennie suivante, accompagnés par de nouvelles têtes. Aujourd'hui, le rap belge a de multiples facettes et il est difficile d'en faire une définition précise : influences plus métissées pour **Baloji** (ex-Starflam), univers plus intimiste et sombre pour **Veence Hanao**, avec un côté punk pour De Puta Madre...

Bien que le rap Belge ait du mal à s'exporter, certains rappers belges sont reconnus hors de nos frontières : Benny B, Monsieur R, Dontcha, James Deano, Scylla, L'Hexaler... **Stromae** a été très actif dans le rap belge mais il ne s'est exporté que quand il s'est mis à l'électro, et ce avec le succès qu'on lui connaît.



Il n'y a pas vraiment de «familles» dans le rap Belge, contrairement aux USA, probablement vu la petite taille du pays. Cependant, chaque rappeur revendique dans ses textes le quartier ou la ville dont il est issu. Bien que Bruxelles reste le plus grand pôle rap en Belgique, ça rappe dans toutes les villes de Belgique !

Bruxelles : Pitcho, Scylla, Convok, Ghandi, Veence Hanao, B-Lel, La smala, Tonino, Sanzio, James Deano, Ligne 81, A6000, JCR, L'Or du commun...

Liège: Dope ADN, L'Hexaler...

Namur: Trafiquants d'art, Just Tise League...

Charleroi: Caballero, Exodarap, Mochelan...

En France

Tout en restant continuellement inspiré par les rappeurs d'outre-Atlantique, le rap français élabore sa propre personnalité, entre messages politiques et côté commercial.

Le début des années 1990 est riche pour le rap français avec la sortie d'une dizaine d'albums francophones dont les artistes se réclament explicitement du rap. L'artiste le plus connu est alors MC Solaar, « qui par son style frais et nouveau, basé sur la poésie, contribua à crédibiliser et à populariser le rap en France, aussi bien au niveau du public que des médias⁷. » Son album *Qui sème le vent récolte le tempo* commercialisé en 1990 est un succès vendu à plus de 400 000 exemplaires. D'autres artistes connaîtront également un véritable succès (NTM, IAM, Assassin)

Une certaine rivalité entre Paris et Marseille naît de l'opposition souvent faite entre NTM et IAM, ce qui attire l'attention sur la communauté Hip Hop. Les succès commerciaux (comme celui de MC Solaar) et la naissance d'une scène indépendante amène l'industrie du disque à s'intéresser de plus en plus à la scène du rap français.

La fin des années 90 amène de nouveaux artistes qui marqueront le début de la décennie suivante : 113, Mafia K'1 Fry, Rohff, Youssoupha, Kery James, Booba, La Fouine, Sniper, Psy 4 de la Rime, Disiz, Sefyu, Sinik, Orelsan, Sexion d'Assaut...

Cette décennie est perçue par certains amateurs de rap comme un période de déclin du rap français, où la part-belle est faite au matérialisme, à l'Egotrip, qui remplace le rap à caractère social voire politique des années 90.

On reproche également au rap inspiré par la vague Dirty South de glorifier la violence. Cette période de crispation est marquée par une certaine rivalité interne entre artistes et un cloisonnement des styles de rap et de leurs publics respectifs. Les morceaux de « clash » se développent (Booba et Sinik...). Une rivalité naît entre rap indépendant et plus commercial, entre le « rap de rue » et le gangsta rap inspiré par le style Dirty South, le premier reprochant au second son inauthenticité et sa soumission aux américains, et ce dernier lui rétorquant que l'influence américaine est logique dans une musique née aux États-Unis et reprochant au « rap de rue » sa piètre qualité et une certaine ringardise.

Vers la fin des années 2000 et au début des années 2010, le rap français continue à évoluer et à se diversifier, se dirigeant tant vers le rap Hardcore/rap de banlieue que vers le rap conscient. Dans le premier, on trouve des artistes comme Rohff, Booba, Sefyu, Mac Tyer, Alibi Montana ou encore La Fouine. Dans l'autre, on peut citer des artistes comme Soprano, Kery James, Disiz, Medine, Bakar, Keny Arkana ou Youssoupha, qui préfèrent aborder des thèmes politiques.

QUEL MESSAGE

Rap engagé et gangsta rap sont les deux grandes familles du rap, au niveau des thématiques traitées. Bien qu'au début de l'histoire du Rap, on faisait partie de l'une ou l'autre, les frontières sont aujourd'hui moins cloisonnées, un rappeur peut passer d'un genre à l'autre selon ses morceaux.

Gangsta Rap

Né dans les années 80 en Californie, avec le groupe N.W.A, ce style de rap s'est répandu aujourd'hui sur la côte Est des Etats Unis et partout dans le monde.



Le terme Gangsta vient du mot gangster transposé en argot. En effet, les premiers rappeurs gangsta étaient issus de gangs et racontaient leurs vies dans les banlieues de Los Angeles.



Dr. Dre

Les thèmes récurrents dans le gangsta rap se retrouvent autour des produits de consommation et des symboles du pouvoir : l'argent, la réussite financière, les femmes et le sexe, l'apologie des activités illégales (drogues, meurtres...), la haine de la police...



Notorious B.I.G.

Les rappeurs jouent sur ces fantasmes et se construisent des personnages, en général sans lien avec leur vraie personnalité, avec leur quotidien réel.



Ce style de rap est souvent critiqué et est la source de nombreux clichés/préjugés réducteurs.



Booba

Snoop Dogg

*I got the roly on my arm and I'm pouring Chandon/
Killer with the beat, I know Killers in the street
J'ai une Rolex au bras et me verse du champagne/
Tueur avec le son, je connais des tueurs dans la rue*



Drop it like it's hot

50 cent

*I don't know what you heard about me/But a bitch can't get a dollar out of me
No Cadillac, no perms, you can't see/That I'm a motherfucking P-I-M-P
Je ne sais pas ce que vous avez entendu à mon propos/
mais une chienne ne peut pas m'arracher un seul dollar/
Pas de Cadillac, pas de permanente, ne voyez-vous pas que je suis un p***** de mac*



P.I.M.P

Booba

Montre en diamants, lunettes de soleil
Sors les kalash comme à Marseille
Ma question préférée : qu'est-ce j'vais faire de tout cet oseille ?



Kalash

Rap Engagé/Conscient

Le rap engagé se différencie du Gangsta Rap par les thématiques abordées, plus **politiques et contestataires** : critique du système et du pouvoir en place, dénonciation de l'injustice, des inégalités, description des problèmes sociaux (racisme, pauvreté, chômage, exclusion...) souvent vécus par les rappeurs eux-mêmes.



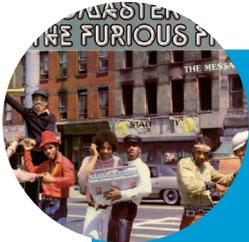
Oxmo Puccino



MC Solaar



KRS-One



GrandMaster Flash

*It's like a jungle sometimes/It makes me wonder how I keep from goin' under
Broken glass everywhere/People pissin' on the stairs, you know they just don't care
I can't take the smell, can't take the noise/Got no money to move out, I guess I got no choice
Rats in the front room, roaches in the back/Junkies in the alley with a baseball bat*

C'est comme la jungle, parfois, je me demande ce qui m'empêche de sombrer
Du verre brisé partout, les gens qui pissent sur les escaliers, tu sais qu'ils n'en ont rien à foutre
Je ne peux pas supporter l'odeur, le bruit, je n'ai pas d'argent pour me casser, je suppose que je n'ai pas le choix.
Y a des rats dans la pièce avant, des cafards à l'arrière, des junkies dans l'allée avec des battes de base-ball.

The Message

IAM

*Pourquoi fortune et infortune pourquoi suis-je né/Les poches vides pourquoi les siennes sont elles pleines
de tunes/Pourquoi j'ai vu mon père en cyclo partir travailler/Juste avant le sien en trois pièces gris et BMW/
Pourquoi pour lui c'est l'équitation pour moi les bastons/Pour lui la coke, pour moi les flics en faction/
Je dois me débrouiller pour manger certains soirs/Pourquoi lui se gave de saumon sur lit de caviar ?*



Akro

Nés sous la même étoile

*Dans notre rap, on ne peut pas mentir. Je vais pas aller
dire que je vais te buter avec un flingue alors que j'essaie
d'être un bon père pour ma fille*

Kery James

*Des terroristes potentiels, des assistés/ C'est c'qu'ils attendent de nous, mais j'ai d'autres
projets qu'ils retiennent ça/ Je ne suis pas une victime mais un soldat
Regarde moi, j'suis noir et fier de l'être/ J'manie la langue de Molière, j'en maîtrise les lettres
Français parce que la France a colonisé mes ancêtres/ Mais mon esprit est libre et mon Afrique
n'a aucune dette / Je suis parti de rien, les pieds entravés/ Le système ne m'a rien donné, j'ai
dû le braver*

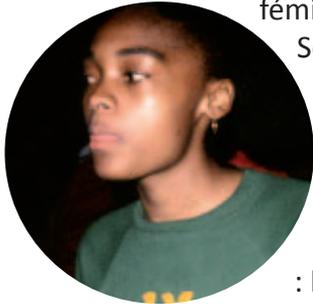
Banlieusards



ET LES FEMMES DANS TOUT ÇA

Malgré le fait qu'elles soient moins citées comme références que les rappers masculins, les femmes ont leur place dans le milieu du rap.

La chanson *Caught up* de **Millie Jackson** (1974) est citée comme le berceau du rap féminin, bien que les paroles y soient plus parlées que réellement rappées. Ce n'est qu'en 1978 que sort le premier titre de rap féminin *Vicious Rap*, par Paulette et Tanya Sweet Tee Winley, qui ouvre la voie à d'autres formations de rap féminines comme le groupe US Girls (avec la rappeuse **Sha Rock**) ou Sequence (avec Angie Stone).

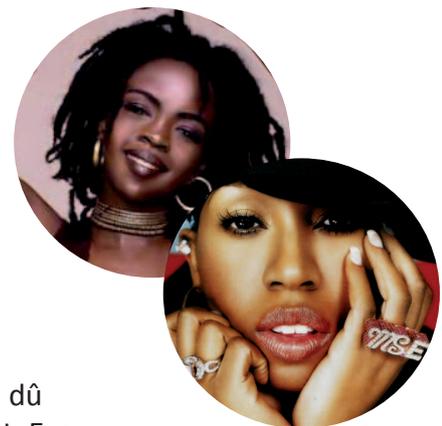


Au milieu des années 80, le titre *Roxanne's Revenge*, de **Roxanne Shanté** (1984) connaît un énorme succès : le rap féminin prend son envol. Cette année-là voit également naître la carrière de **MC Lyte**, considérée comme une des rappeuses les plus douées de sa génération. En 1989, c'est au tour de **Queen Latifah** de sortir de l'ombre avec ses **textes pro-féministes**.



Les années 90 voient émerger de nouvelles tendances. Les « Femcees » (synonyme de rappeuses, contraction de Female et de MC), qui jusque là suivaient le modèle masculin, tant au niveau des thématiques que du look, trouvent leur propre moyen d'expression. Certaines, comme **Lil Kim** ou **Foxy Brown**, prônent la "**Bitch Attitude**", en répondant aux manières d'homme à femmes des rappers gangsta : elles jouent la carte du sexy dans leurs tenues, mettent la sexualité au centre de leurs textes en adaptant leur flow de manière plus sensuelle, moins agressive.

D'autres créeront leur propre style mêlant street crédibilité et sexy, en mettant plus en avant leurs qualités de rappeuses (**Missy Elliott**, 1997), ou en créant un rap plus engagé, plus intimiste (Eve, 1999). Certaines exceptions, comme **Lauryn Hill** (Chanteuse du groupe The Fugees), mettront en avant un style mêlant rap et chant..



Le rap féminin connaît un certain déclin dans les années 2000, dû notamment à au retrait de figures telles Missy Elliott, Eve et Lil Kim. Mais depuis quelques années, Nicki Minaj comble le vide avec ses chansons toutefois souvent décrites comme plus pop que rap. Plus dans l'ombre, on a vu éclore récemment plusieurs rappeuses indépendantes, créant leur propre style, comme **Azealia Banks**, **Iggy Azalea**, **Angel Haze**, **M.I.A...**



UN LANGAGE SPECIFIQUE

Plusieurs éléments distinguent les rappeurs entre eux, mais aussi des autres chanteurs : le langage utilisé, le procédé d'écriture et ce qu'on appelle le flow.

Le slang et l'argot

La plupart des rappeurs utilisent un langage propre à leur quartier/ville, ou à leur milieu social, pour marquer leur appartenance et affirmer leurs origines.

Aux USA, certains rappeurs ont créé **leur propre langage**, pour se forger une identité ou pour embrouiller les personnes qui ne viennent pas de leur milieu, comme Snoop Dogg, qui remplace souvent dans ses textes la fin de certains mots par -izzle.

En France, le langage des rappeurs est influencé par d'autres langues (utilisations de mots en **anglais**, ou provenant de la **langue maternelle** de certains rappeurs : arabe, bambara, tzigane...) ou intègre le **verlan** (inversion des syllabes d'un mot : verlan - envers, reum - mère...), langage à la base utilisé comme "code" dans les milieux ouvriers ou immigrés de la banlieue parisienne et aujourd'hui très répandu.

Snoop Dogg

*I got a living room full of fine dime brizzles/
Waiting on the Pizzle, the Dizzle and the Shizzle/
J'ai un salon rempli de jolies minettes/
attendant la Drogue, le Chien et le bon son*

Drop it like it's hot

NTM

*Girl (fille en anglais), quand tu pointes ton bumpa
(=bumper, soit pare-choc en anglais, désigne ici les
rondeurs féminines)/ Viens t'amuser avec un DJ top
celebrity (=célèbre en anglais)*

Ma Benz

Niro

*Je suis déclassé y a plus rien qui m'attriste
Y a que la hagra qui est fédératrice
(hagra = injustice)*

Viva Street

Booba

Avant de tuer, j'commence par iech (iech = chier)

*Wesh Morray (Wesh = qu'est-ce qui se passe? en
arabe/Morray = cousin dans le langage manouche)*

Wesh Morray
La mort leur va si bien

Le flow

Le flow désigne la manière dont le rappeur chante. Une même phrase peut être rappée différemment par chaque rappeur. Certains se concentrent sur le rythme, se rapprochent de la parole ou du chant. Certains rappeurs américains utilisent des rythmes dansants ou changeants pour surprendre l'oreille et garder l'attention de l'auditeur, même si celui-ci ne comprend pas les paroles... Le flow dépend aussi du timbre de voix et des intonations du rappeur.

Le rap : de la poésie !

Les lettres travaillent pour moi/Le dico est mon territoire, un pays dont je veux être le roi/J'ai traité des phrases comme de vraies dames/Tiré les plus belles pour les mettre en vitrine comme à Amsterdam

De nombreux procédés poétiques sont utilisés par les rappeurs quand ils écrivent leurs textes. Voici quelques exemples.

Paronomase

Utilise dans la même phrase deux mots dont les sens sont différents mais dont la prononciation est fort proche, de sorte qu'ils peuvent être confondus à la lecture ou à l'audition.

***Il vient à peine de sortir de son œuf,
mais déjà petit frère veut être plus gros que le bœuf***

IAM - Petit Frère

***Comme les X-Men j'ai la vision
Oublie tes bijoux et ton vison***

Booba - Freestyle Rado

Allitération

Répétition d'une ou plusieurs consonnes à l'intérieur d'une même phrase

***Pâle de peur devant mon père, ma sœur portait le voile,
je revois à l'école les gosses qui la voient se poilent***

IAM - Nés sous la même étoile

***L'autorité une grosse guez-mer,
ma gorge un gros geyser***

Booba - Chacun sa manière

Assonances

Répétition d'une ou de plusieurs voyelles dans une phrase

***L'alibi des batailles, les conflits d'intérêt, les fanatiques braillent, les démoniaques raillent,
l'homme n'est pas de taille***

IAM - Regarde

***Les clochards vendent des copies de mon nouvel opus / Prennent le bus pour aller sucer, au
marché aux puces***

Booba - Le duc de Boulogne

Homéotéleute

Consiste en la répétition d'une ou de plusieurs syllabes finales homophones (qui s'écrivent différemment mais qui se prononcent de la même façon)

La Sonora Starflam reste au programme / Proclame, clame

Starflam - La Sonora

Métaphore

Rapprocher deux éléments pour en souligner un point commun sans utiliser la comparaison (comme...). Elle traduit souvent une pensée plus riche, plus complexe, que celle qu'exprime un vocabulaire plus concret.

La monnaie est une belle femme qui n'épouse pas les pauvres

IAM - Nés sous la même étoile

Condamné à perpette, moi j'ai des piranhas dans l'bocal

Booba - Tallac

LE BEAT BOX

Le human beatbox (« boîte à rythmes humaine ») consiste à imiter des instruments (principalement les percussions) en utilisant la voix. C'est un chant a cappella et polyphonique. Le beatbox peut être qualifié de 5e élément du hip-hop.

L'imitation vocale des percussions existe depuis longtemps. En Inde, en Chine, en Afrique, on trouve diverses techniques utilisant le corps et la bouche pour produire de la musique. Au 20ème siècle, le Jazz, avec le scat, utilise également des techniques qui ressemblent à celles du beatbox. Dès 1920, les **Mills Brothers** enregistrent de nombreux disques sur lesquels, en plus de chanter, ils imitent les sons d'instruments du tuba, de la trompette et du trombone.

Michael Jackson est celui qui a donné à la human beatbox ses lettres de noblesses. Ses propres prestations de beatbox font souvent partie intégrante de ses chansons dans leurs versions définitives (Stranger in Moscow).

Le Hip Hop a intégré et répandu ces pratiques pour donner naissance à la forme actuelle du beatbox. En effet, dans le rap, le rythme est un élément très important. Après les techniques du sampling et du scratch pour créer un rythme pré-enregistré sur lequel le MC posera ses paroles, apparaît une technique particulière d'imitation du son du grosse caisse et de la caisse claire à l'aide des lèvres.

Certains disent que la naissance du beatbox serait lié à la sortie sur le marché de vraies boîtes à rythmes. Très coûteuses, ceux qui n'avaient pas les moyens de les acheter se seraient mis à les imiter.

Au début des années 1980, the **Fat Boys** (chanson Human Beat Box), **Doug E. Fresh** (Le beatbox lui doit, entre autre, la technique de click roll-imiter les claquettes avec la langue) et **Biz Markie** popularisent le Beat Box. **Bobby McFerrin** (Don't Worry, Be Happy) s'inspire dès 1984 de cette technique, la majorité de ses albums sont interprétés uniquement à la voix.

Dans les années 90, la tendance se tourne vers l'**imitation** (parfois très ressemblante !) de chansons déjà existantes.

Dans les années 2000 apparaissent les **premiers championnats officiels** (battles où le vainqueur est désigné par l'enthousiasme du public)



Beatboxers célèbres :

Rahzel (du groupe « The Roots »)

Il se fait vite une réputation au delà des frontières et en France particulièrement grâce aux scratch vocaux qu'il pose sur Dangerous d'IAM)

Kenny Muhammad

Il est l'inventeur de la wind technique, première fois sur le morceau « the four element s », sur l'album Make The Music 2000, une véritable bible à l'intention des beatboxers)

La majeure partie du beatbox s'inspire des techniques qu'ils ont inventées, devenues aujourd'hui universelles.

Le Beatbox aujourd'hui

Le beatbox est un art en pleine expansion et en voie de reconnaissance sociale. Les performances souvent incroyables des beatboxers touchent aujourd'hui un large public. Certains participent à des émissions grand public (nouvelle star, incroyable talent...). D'autres diffusent leurs prestations vidéo sur internet (ex. la vidéo du Japonais Hikakin, qui reproduit la musique du jeu vidéo Mario Bros, a été vue plus de 26 millions de fois !).

Le beatbox est également utilisé par des artistes qui ne font pas de hip-hop (Anaïs, CocoRosie, Camille, ...)

Toute une technique !

Scoop pour ceux qui voudraient se lancer dans la technique, le beatbox est une illusion. Techniquement, il est impossible de faire plus de trois sons en même temps. Le beatbox est la simulation des instruments. On ne reproduit pas exactement, le même bruit, mais un son d'une « couleur » assez proche. L'illusion se joue également sur le temps. Les bruits sont faits si rapidement que l'on a l'impression qu'ils sont simultanés, alors qu'ils s'enchaînent simplement. La fluidité et la rapidité sont donc la clé.

« Quand tu écoutes du beatbox, c'est que tu veux déjà bien te laisser avoir. C'est comme quand tu regardes un magicien, tu sais qu'il y a un truc » (Faya Braz).

« C'est le principe des pixels. Si on les regarde de près, on voit tous les détails. »



LE DJING

Le Djing désigne le fait de sélectionner et de passer de la musique sur des platines, à destination d'un public. Il existe donc plus ou moins depuis la naissance du disque vinyle. L'émergence du Hip Hop dans les années 80, avec des figures comme DJ Kool Herc, Grandmaster Flash et Afrikaa Bambaataa, a donné naissance à une nouvelle forme de Djing, aussi appelée **turntablism**. Les DJ, beaucoup plus qualifiés, jouent avec le vinyle sur la platine pour manipuler le son et réellement créer des compositions originales.

LA NAISSANCE DU TURNTABLISM

Les sound systems jamaïcains

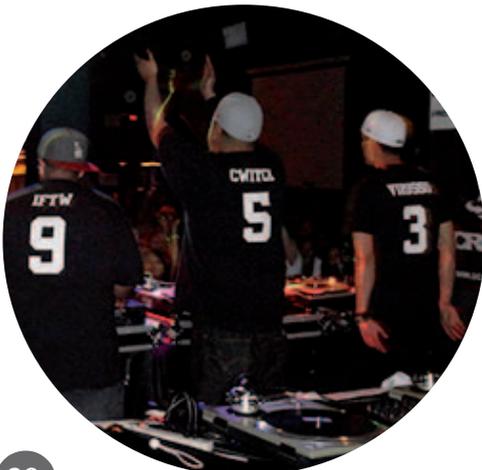


Les principaux éléments du Djing moderne sont apparus avec les sound systems jamaïcains, des groupes de DJ qui organisent de **grands rassemblements festifs en plein air** attirant une large frange de la population, en particulier celle des quartiers pauvres de Kingston.

Les DJ chargeaient un camion avec un générateur, des platines et des haut-parleurs qu'ils installaient dans la rue où ils jouaient des vinyles de Blues et d'autres musiques américaines. Les premiers sound systems **permettaient à ceux qui ne pouvaient pas s'acheter de radio ou de tourne-disques d'écouter les nouveautés musicales**. C'est aussi en Jamaïque qu'apparurent **les premiers MC** - maîtres de cérémonie - qui improvisaient librement sur la musique jouée par les DJ.

Comme pour les crews de b-boys ou de graffeurs, **la compétition entre**

les sound systems était forte. Lors de clashes, les DJ poussaient le volume et les basses au maximum, et tentaient de **choisir les meilleurs disques pour recevoir le plus d'applaudissements du public** et remporter le battle.



Ces DJ qui ont créé le Hip Hop

Dans les années 70, émigré de la Jamaïque à l'adolescence, Clive Campbell -surnommé **DJ Kool Herc**- eut l'idée d'importer le style caractéristique des fêtes de son pays natal dans le Bronx (New York). Il crée alors les premières **block parties** dans la rue rassemblant danseurs et rappeurs.



Il met en place une seule platine et fait l'animation au micro, puis il s'essaie avec deux platines et amorce ce que sera le mix aujourd'hui. Parce qu'il remarque que les danseurs se déchainent sur les parties instrumentales, DJ Kool Herc a inventé la **technique du breakbeat**. Le break désigne sur un disque, une partie instrumentale et rythmique, placée entre deux couplets ou refrains. Comme cette partie de la musique est trop courte pour que les danseurs exercent pleinement leur art, il décide donc de jouer ces passages en boucle... Pour ce faire, il utilise deux platines et met le même disque sur les deux platines. Il passe ainsi d'un

disque à l'autre, répétant le même passage. De nombreux DJ ont ensuite repris cette technique pour développer leur style de mix.

Grandmaster Flash doit son surnom à sa **rapidité d'exécution et à sa technique remarquable** de manipulation des disques vinyles. Il est capable de remixer en temps



réel les disques qu'il diffuse, en sélectionnant de petites portions de ces vinyles, qu'il superpose à d'autres séquences. Il a inventé les techniques du cutting et du spinback et a perfectionné la technique du scratch.

Afrika Bambaataa apporte une **ouverture artistique et esthétique** dans le djing. Alors que ses confrères jouent principalement du funk, de la soul ou du disco, il inclut dans ses mixes du rock, du jazz, de la new wave ou de la pop électronique

européenne, composés par des artistes aussi variés que Aerosmith ou les Rolling Stones. Il enchaîne avec une grande rapidité des fragments de disques de tous horizons, dont la durée de diffusion ne dépasse jamais deux minutes.

QUELQUES TECHNIQUES



Le cutting (ou chopping)

Le DJ passe directement d'une platine à l'autre à l'aide du crossfader.

Le sample

Extrait, échantillon, en anglais. Le DJ isole sur un disque réalisé par un autre artiste, un beat ou une phrase musicale, puis le fait tourner "en boucle" pour le répéter à volonté. C'est un élément essentiel de la musique rap qui permet des utilisations renouvelées et originales de disques de différents styles musicaux.

Le scratch (ou scratching)

Le DJ modifie manuellement la vitesse de lecture d'un disque vinyle placé sous une tête de lecture, en déplaçant sa main, alternativement en avant et en arrière. Ce frottement crée un effet sonore, dont le timbre varie selon sa vitesse d'exécution et la pression de la main. Cette manipulation est associée à une modification du volume permettant de donner un rythme à cette modulation. Avec le scratching, la platine passe du statut d'outil de lecture, à celui de véritable instrument de musique.

Aujourd'hui grâce à l'évolution des technologies, le scratch a développé ses propres techniques et s'est diversifié en différentes branches en fonction du style adopté par les DJ.

Le spinback

Cette technique consiste à améliorer la transition entre deux pistes en faisant tourner le vinyle vers l'arrière, et en passant rapidement à la nouvelle piste.

*« C'est détourner la platine de son usage normal et en faire un instrument de musique. Il utilise le disque comme un instrument de musique à part entière : le Dj arrête le disque de ses doigts, sur un son et selon qu'il accélère ou ralentit, tout en le découpant sur sa table de mixage, il extrait des notes sur ce son. Ce son sera mixé avec des passages musicaux qu'il isolera d'une seconde platine et ainsi d'extrait en extrait, contruit un autre morceau. » **

Depuis les années 1990, le scratch a été utilisé dans une variété de genres musicaux populaires, tels que le Nu Metal (Linkin Park, Slipknot et Limp Bizkit), dans certains types de musique pop (Nelly Furtado) et de rock alternatif (Incubus). Le scratching est également populaire dans différents styles de musique électronique, et plus particulièrement en hard-groove techno.

L'ABSTRACT HIP HOP

L'abstract Hip Hop est une branche expérimentale du Hip Hop. Il se démarque du reste de la scène Hip Hop par des thèmes très éloignés des préoccupations habituelles du mouvement (faits de société, gangs, criminalité, politique, inégalités) et par une approche beaucoup plus poétique et abstraite de la musique. La majorité des productions relevant de l'abstract Hip Hop sont complètement dénuées de paroles, c'est pourquoi on le désigne parfois comme « Hip Hop instrumental ». Ce genre musical met donc le DJ au premier plan et permet de révéler tout l'ampleur de son art. Les techniques du sampling et du scratching sont énormément utilisées dans ce genre musical. On peut notamment citer DJ Shadow, pilier du mouvement, qui composera des albums uniquement basés sur la technique du sampling.

Artistes: Definitive Jux, Anticon, Big Dada and Ninja Tune

LA RECONNAISSANCE

Si le Djing n'est pas uniquement lié au mouvement Hip Hop, ce n'est qu'avec l'arrivée de celui-ci qu'il se fait connaître du grand public. Comme le rap, ou le graff, le DJing est passé du statut de culture totalement underground à une industrie qui génère des millions de dollars.



Pendant les années 1980, l'industrie du disque, dans son intérêt pour le rap, préférera mettre les chanteurs (MC) en avant pour en faire des stars et vendre leurs albums. Les DJ entameront alors une longue éclipse. Mais l'essoufflement et les excès du gangsta rap réorienteront le hip hop vers la recherche expérimentale. Une nouvelle génération de virtuoses des platines en naîtra (X-Ecutioners, Invisibl Skratch Piklz, Beat Junkies, Peanut Butter Wolf, DJ Jazzy Jeff), qui affineront style et techniques. Les meilleurs adeptes du genre s'affrontent lors de championnats qui mettent en lice des concurrents du monde entier. Le plus renommé d'entre eux est sans doute le « DMC DJ WORLD CHAMPIONSHIP ».

Aujourd'hui le DJ est considéré tout à la fois comme musicien, compositeur, animateur de soirée et rock star. Si en 1998, les Grammy Awards créèrent une toute nouvelle catégorie « Dance/Electro » pour récompenser des DJ, ils concourent maintenant dans de nombreuses catégories.

LE DJING EN BELGIQUE

Les premiers DJ hip-hop font leur apparition chez nous parallèlement à l'arrivée du rap. La fin des années 1980 voit la sortie du premier disque rap francophone en Belgique : celui de BRC (Brussel Rap Convention). Si ce disque fait connaître les rappeurs au grand public, il ouvre aussi la voie aux DJ qui produisent les musiques sur lesquelles scandent ces MC.

Voici les noms de quelques DJ belges reconnus :

Dj Daddy K : ancien membre du groupe Benny B et pionnier du mouvement hip-hop depuis 1982, il a été élu meilleur dj hip-hop 2008 au hip-hop awards.

Defi-J : DJ reconnu tant à New York qu'en Belgique, il produit BRC avec Rumky, produit l'album de CNN 199, adepte des tendances funk

MP Family : L'équipe de DJ's numero 1 en Europe. Ce groupe de DJ's est originaire de Bruxelles. Il comprend DJ Man, DJ Psar, DJ Septik, DJ Ody C, DJ ND et MC Dave Jam.

Dj Joss : dj de la supremteam aux côtés de dj Cosmic et résident au Mondial, champion du DMC Belgique en 1997 et finaliste du DMC World à Rimini en Italie, récidive en 1999, re-champion de Belgique et re-finaliste au DMC World à NYC.

Dj Sonar : DJ et producteur actif dans le mouvement hip-hop depuis 1989. Il fut le premier DJ du groupe de rap Starflam (Malfrats Linguistik à cette époque) et a également travaillé avec Orishas.

DJ ND : Dj et scratcheur apprécié aux 4 coins du monde, il a remporté de nombreux titres au cours de sa carrière : Champion de Belgique DMC en battle et en équipe (2003), Champion du Benelux en battle et en individuel (2009), vice-champion du monde DMC en équipe (2003) et 4e en individuel au championnat du monde DMC en 2009.



LE B-BOYING

Le B-Boying (B pour Break- aussi appelé breakdance) est un terme utilisé pour désigner un style de danse développé à New York dans les années 1970 au sein de la culture Hip Hop. Cette danse est caractérisée par son aspect très acrobatique ainsi que des figures au sol. Les danseurs de break dance sont surnommés breaker ou b-boy, b-girl quand il s'agit d'une femme.

Afrika Bambaataa, pionnier du mouvement Hip Hop, créera l'un des premiers groupes de B-Boys, les Zulu Kings.

C'est Kool Herc lui-même qui a nommé les danseurs « breakers ». Le nom de la danse s'inspire du procédé du Break (technique de DJing consistant à répéter sur deux platines le même passage d'un morceau) *

Aux origines du B-Boying

Il est extrêmement difficile de dater précisément les débuts du break dance. À la fin des années 1970, à New York, chaque couche d'immigration développe son style de danse. Les danses les plus populaires à l'époque sont le good foot et le popcorn, inspirées de chansons de **James Brown**. Elles consistent en un mouvement de jambes rapide, où les danseurs passent d'un pied d'appui sur l'autre, proche du swing, ou des claquettes. Le locking ou le popping (danses debout inspirées du funk), plus populaires sur la côte ouest, ont également inspiré le breakdance.

On ne sait pas exactement ce qui a poussé les danseurs à descendre au sol. Les hypothèses sont nombreuses :

- Les **arts martiaux** asiatiques, qui incluent beaucoup de positions au sol ont à l'époque beaucoup de succès, notamment à travers les films de **kung fu**.



- Un autre art martial très populaire, la **capoeira**, inspire les parties aériennes.

- Les **danses traditionnelles cosaques** reposent sur les mêmes principes : une exécution rapide d'un mouvement de jambes suivis de mouvements au sol.



- Les cultures africaines et latines, fortement présentes à New York, ont amené énormément au break. Par exemple, on peut voir une influence de la **salsa** dans certains mouvements de pied.



- Le **skateboard** a également influencé certaines figures.

Le B-Boying en pratique

Le breakdance se pratique en solo ou en équipe, mais chaque danseur fait généralement partie d'un crew (équipe). Inspirés de l'atmosphère gangster environnante, les crews se défient les uns les autres lors de battles, au milieu d'un cercle composé d'autres personnes. Les danseurs dansent chacun à leur tour, c'est ce qu'on appelle des passages, où ils puisent dans les 4 différents types de mouvements qui composent le b-boying:



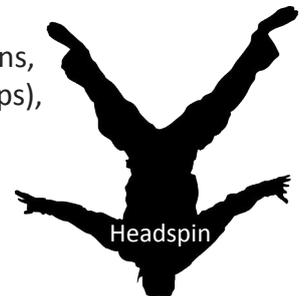
Le danseur s'avance au milieu du cercle et effectue les **Toprock** : ce sont les mouvements de jambes rapides, de préparation avant la descente au sol. Ils peuvent être remplacés par les Uprock (mouvements de combat)

Il exécute ensuite les **footworks/ou downrock** : Mouvements au sol (ex. Six steps ou Three steps)



Il effectue des figures au sol qui mettent en avant soit sa vitesse d'exécution, soit sa force physique, soit sa créativité en enchaînant de manière originale plusieurs figures :

Les **Power Moves** (Phases en français) : mouvements plus aériens, plus acrobatiques (ex. Flare, Spin (tourner sur une partie du corps), Windmill, Swipe...)



Les Freezes : positions statiques sur une partie du corps.



Le vainqueur est choisi par le public ou à l'applaudimètre. Très vite se sont organisées des battles officielles, jugées par des danseurs-arbitres.

Deux crews légendaires sont nés en 1977 :
Le Rock Steady Crew à New York et
The Electric Boogaloos à Fresno (Californie)



LE GRAFFITI

La pratique du graffiti existe depuis très longtemps. En effet, déjà à la préhistoire, les premiers hommes utilisaient des os creux pour souffler des pigments et tracer ainsi le contour de leurs mains. Ils inventaient ainsi la technique du pochoir et de l'aérosol. Ensuite à travers l'histoire, le graffiti sera utilisé sous diverses formes comme un moyen de protestation face à l'autorité.

Néanmoins, nous ne nous intéresserons dans ce chapitre qu'au graffiti moderne tel qu'on a l'habitude de le rencontrer sur les murs de nos villes. Quand nous parlerons de graffiti, nous parlerons donc de ces inscriptions murales, souvent assimilées à du vandalisme et amalgamées à la culture Hip Hop, qui sont sorties du métro nord-américain et ont eu une influence indéniable sur l'art urbain à travers le monde. Ce graffiti peut aussi être appelé graffiti traditionnel, graffiti Hip Hop ou writing.

LES ORIGINES



Le graffiti est né à New-York et à Philadelphie à la fin des années 1970. Bien que les gangs pratiquaient alors le graffiti pour marquer leur territoire, des jeunes n'appartenant à aucun gang -Taki 183, Julio 204, Cat 161, Cornbread...- ont commencé à signer leur nom sur les murs et dans les stations de métro. Si contrairement aux autres disciplines Hip Hop, le graffiti ne trouve pas son origine directement dans les blocks parties du mouvement, la communauté Hip Hop a très vite adopté cette discipline qui permettait aux jeunes de se réappropriier l'espace public.

Les premiers tags, qui sont la forme la plus simple de graffiti, reprenaient souvent le nom du tagueur ainsi que sa rue. Ainsi, on savait si le graffeur était une fille ou un garçon et dans quel quartier il résidait.

Le but du graffiti était au départ d'obtenir « the Fame », c'est-à-dire la célébrité, la reconnaissance des autres tagueurs ou graffeurs. Très vite, les murs des métros furent couverts d'une marée de tags. Pour se démarquer au milieu de cette forêt de signatures, les graffeurs ont alors commencé à personnaliser leurs styles en augmentant la taille de leurs tags, en arrondissant des lettres, en ajoutant des symboles, de la couleur,...

Ce n'est plus seulement le graffeur le plus actif ou celui qui prend le plus de risques qui obtient une forme de reconnaissance, mais aussi celui qui produit les œuvres les plus belles.

Tous les moyens étaient bon pour se faire remarquer. A ce petit jeu, « Cornbread », qui à la base cherchait à attirer l'attention d'une fille de son quartier, va aller plus loin que n'importe lequel writer de l'époque. Son blaze, désormais rehaussé d'une couronne sur le « B », va apparaître sur de nombreuses voitures de police et même sur une aile du jet privé des Jackson Five et sur un éléphant. Chapeau l'artiste!



Des groupes, appelés « crews », se forment et permettent aux graffeurs de s'unir pour exécuter des actions spectaculaires (peindre plusieurs rames d'un train par exemple), mais aussi pour s'affronter entre groupes.



La cible favorite de ces premiers graffeurs était les métros vus par des millions de personnes quotidiennement. À la fin des années 1970, la plupart des rames avaient été bombées sur toute leur surface, ce qui a valu au graffiti d'être sévèrement réprimé dans le métro de New York. Face à cette répression, le graffiti est sorti de terre et a commencé à se diffuser sur les murs des quartiers défavorisés de la ville, avant d'essaimer dans d'autres grandes villes américaines (Los Angeles, Chicago, Philadelphie, Houston) et dans diverses grandes villes européennes : Paris, Londres, Berlin, Amsterdam et Barcelone.



LE GRAFFITI, DEFINITION

Dans la subculture du graffiti, l'auteur cherche avant tout à promouvoir son nom par le biais d'une signature. Trois éléments distinguent le graffiti des autres modes d'expression artistique :

- C'est un mouvement artistique lancé et alimenté avant tout par les jeunes ;**
- C'est un vocabulaire visuel ayant pour sujet une signature ;**
- C'est une tradition picturale illégale développée dans la rue.**

Le graffiti a pour objectif de représenter le pseudonyme du graffeur, son **blaze**. Celui-ci permet au graffeur non seulement d'**être identifié à travers la ville tout en restant anonyme** mais aussi de **se faire une réputation** au sein de son milieu, grâce à un style spécifique, une identité graphique qui lui est propre.

Pour choisir un blaze, le tagueur fait attention à sa **sonorité** mais aussi à son **esthétique**. Ainsi, des blazes comme Merz ou Spie qui ne semblent pas avoir de sens ont été choisis parce que leurs lettres créent ensemble un rythme, une impression de mouvement ou une fluidité visuelle. De même, un tagueur peut choisir un mot qui a du sens mais en changer l'orthographe pour le rendre plus esthétique, comme par exemple pour Revok.

Le graffiti, **toujours composé d'un lettrage et parfois accompagné d'illustrations** peut prendre trois formes : le tag, le throw up ou la pièce. Dans la culture Hip Hop, le graffiti est **souvent créé uniquement à l'aérosol**.

Le tag

Le tag est la forme de graffiti la plus ancienne et la plus **simple**. C'est une œuvre en **une seule couleur, exécutée rapidement** qui représente le blaze du graffeur. Il peut être réalisé en quelques secondes et dépasse rarement le format d'une feuille de papier standard.

Percevant leur tag comme une représentation d'eux-mêmes, les tagueurs en ont fait petit à petit un **logo personnalisé**. Ils transforment les lettres, les ornent de symboles dont certains sont devenus des standards tels que les flèches, les guillemets ou les étoiles. Ainsi l'affirmation de l'identité d'un graffeur passe en premier lieu par l'invention d'un tag ou style personnel.



Le throw-up ou le throwie

Le throwie est un graffiti **de plus grande dimension** que le tag, **rapidement exécuté**, constitué habituellement de **bubble letters** (lettres en formes de bulles, très arrondies et parfaitement lisibles), soulignées par des contours et parfois composé de **couleurs différentes**: par exemple, une pour le contour des lettres et de leurs ombres, une autre pour le remplissage des lettres et une pour créer les effets de brillance qui mettent en valeur le dessin.



Le throw-up représente le deuxième type de graffiti avec lequel le graffeur doit se faire un nom et gagner un respect auprès de sa communauté. Tout comme pour les tags, les throwies ne sont pas évalués en fonction de leur style mais en fonction de leur quantité.

Les pièces

Les pièces sont des **œuvres de grande dimension, colorées et complexes**, et sont de véritables tours de force stylistiques. Les pièces étant très **longues à réaliser** et demandant beaucoup de préparation, ce sont elles qui valent au graffeur le plus de considération. D'ailleurs si le grand public a tendance à considérer les tags et les throwies comme des nuisances, il est en général impressionné par les pièces semblables à des peintures murales dont le nom vient de l'anglais « masterpiece » (chef d'œuvre). L'accent est toujours mis sur les lettres et le nom du graffeur, mais c'est grâce au style, aux symboles,

aux couleurs et au graphisme que les pièces sont porteuses de toute la richesse artistique du graffiti. La valeur de la pièce dépend en effet de son niveau de difficulté technique et de la qualité de son exécution.



De nombreux styles de lettrages ont été mis au point, mais aucun n'a eu autant d'impact sur la culture du graffiti que le Wildstyle, dont l'invention est attribuée à Tracy168. Le Wildstyle désigne des pièces particulièrement dynamiques composées de lettres très stylisées et enchevêtrées. Quasiment illisible, le lettrage Wildstyle se caractérise par des lignes brisées, des entrelacs et des circonvolutions. Les lettres s'accompagnent de flèches, qui donnent une impression de mouvement, mais aussi de tout un assortiment de motifs faisant ressortir certaines parties du dessin.



FONCTIONNEMENT DE LA SUBCULTURE

En prenant de l'ampleur, la subculture du graffiti a développé son propre vocabulaire ainsi qu'une sorte de hiérarchie et de codes de conduites tacites.

Les Kings, Queens, Toys et Crews

Le terme de *King* - ou *Queen* - fut adopté par les writers à partir des années 1980 pour désigner un graffeur accompli et très productif ou maîtrisant parfaitement son style et sa technique. Ces titres très convoités firent entrer certains writers dans l'histoire du graffiti: Lee, le *king of style*, In , le *Throw-up king* ou encore PB5, le *King of the As* (en référence à la ligne de métro A de New-York). Par opposition aux *Kings*, le terme *toy* désigne des writers beaucoup moins compétents ou talentueux. Au début, les graffeurs plus jeunes ou moins expérimentés commencent par faire leurs armes auprès des writers plus âgés qu'ils aident dans leurs projets. Cela permet à la communauté du graffiti de transmettre ses traditions.

A New-York dans les métros des années 1970, les kings qui avaient en général quinze ou seize ans se faisaient souvent aider par des toys âgés de neuf à quatorze ans pour le remplissage des pièces, qui demandait moins de précision.

Les *crews* sont quant à eux des groupes organisés de graffeurs, de niveau équivalant ou d'amis, qui peignent ensemble afin de s'entraider et mettre en commun leurs idées et leurs trouvailles. Il n'est pas rare qu'un graffeur fasse partie de plusieurs crews car c'est un environnement propice à l'apprentissage. Le crew possède en général son propre blaze tagué sous forme d'initiales. La qualité des œuvres du crew est importante car sa réputation influe sur celle de ses membres et inversement.





Le code de conduite

La subculture du graffiti comprend également toute une série de **règles** et de **codes éthiques** auxquels les graffeurs se conforment. Nous vous présentons ici quelques-unes des règles qu'il nous semble essentiel de connaître mais il en existe bien sûr d'autres.

La plus importante de ces règles consiste à **ne pas toyer** - c'est-à-dire recouvrir partiellement ou totalement son tag – l'œuvre d'un autre graffeur. Ce geste, utilisé par les graffeurs pour marquer leur territoire, est perçu comme agressif.

Une autre règle essentielle concerne le **plagiat**. Bien que les graffeurs s'approprient des images relevant de la culture populaire, piller l'œuvre d'un autre, la plagier, n'est théoriquement pas permis. Le style personnel d'un graffeur a une telle importance dans le milieu du graffiti que tout plagiaire est perçu comme un faussaire.

Le **choix de l'emplacement** des graffiti répond lui aussi à un système qui ne fait sens que pour les initiés. Si un writer peint son blaze juste au-dessus du tag d'un autre ou tout autour, il indique son sentiment de supériorité par rapport à celui-ci. S'il ajoute une signature, parfois une phrase de soutien, à côté de la pièce d'un autre graffeur, il lui rend hommage, lui montre son respect.

STREET ART ET GALERIES

C'est à la **rencontre de l'art urbain et du graffiti** que se forme le néo-graffiti. Communément englobé dans le terme Street Art, ce mouvement artistique contemporain mêle les techniques et codes du graffiti Hip Hop à ceux de l'art urbain. Il exploite **diverses techniques**, en plus de l'aérosol utilisé habituellement pour le graffiti : le pochoir, la mosaïque, les stickers et affiches, la vidéo... C'est principalement un **art illégal et éphémère**, plus populaire auprès du grand public que le graffiti traditionnel pour son esthétique. La notion de signature, que soit au travers d'un blaze, d'un symbole ou d'un style, reste toutefois essentielle pour les néo-graiffeurs.

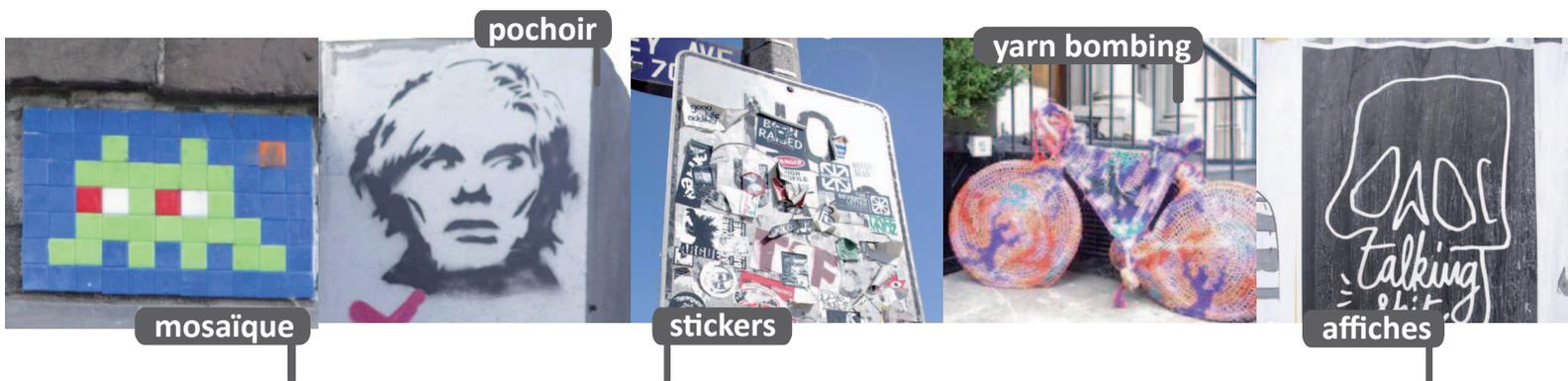
Deux raisons sont évoquées pour expliquer la naissance de ce mouvement :

Au tournant des années 2000, **le graffiti arrive à son apogée et est omniprésent** dans la rue. **Pour se distinguer de la masse**, les néo-graiffeurs vont donc utiliser **d'autres techniques**, mais toujours dans un objectif de revendication et de création. L'arrivée de l'ordinateur et d'internet vont grandement faciliter la création d'œuvres complexes et leur promotion via des blogs spécialisés.

Le graffiti est alors durement réprimé, ce qui incite la plupart des artistes urbains à la prudence. Les techniques choisies par les néo-graiffeurs présentent donc certains avantages qui leur permettent de se protéger des autorités :

- Les **affiches et stickers** se placent et s'enlèvent rapidement sans causer de dégâts sur les murs
- Les **pochoirs** permettent d'effectuer rapidement une œuvre
- Les **interventions « microbiennes »** plus facilement détectables par les yeux attentifs des amateurs plutôt que par les autorités
- Le **sol est utilisé comme support** car il échappe à la législation ...

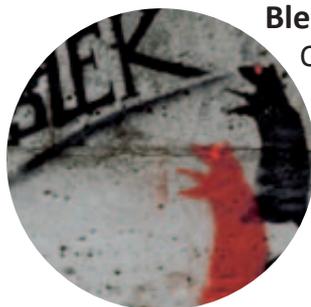
Par ailleurs, même s'il garde un caractère clandestin, le terme Street-art viendra peu à peu remplacer celui de néo-graffiti, traduisant par là une volonté de s'éloigner de la connotation Hip Hop du graffiti qui est perçu comme du vandalisme pur par le grand public.



Le pochoir

Le pochoir est une technique picturale qui permet de reproduire plusieurs fois des caractères ou des motifs sur divers supports. Les pochoiristes sont souvent des peintres de rue, utilisant une feuille de carton ou de métal découpée, pour reproduire des dessins sur les murs, ou toute autre surface plane. La discipline, une des plus importantes de l'art urbain apparaît de manière régulière à Paris, au début des années 1980.

Blek le rat



On désigne souvent Blek le rat comme point de départ du mouvement parisien. Ses peintures représentent généralement des figures anonymes ou célèbres, de taille réelle. Il puise souvent son inspiration dans des personnages du quotidien, issus de la réalité urbaine, dont il reproduit ensuite l'image dans le décor où il évolue. Il est un des premiers artistes à utiliser un symbole, ici un rat, pour signature.

Jeff Aérosol

Il est l'un des pionniers et chefs de file du pochoir. Jeff crée souvent des portraits de personnalités comme Elvis Presley, Gandhi, John Lennon, Jimi Hendrix, Jean-Michel Basquiat, Bob Dylan, Serge Gainsbourg, etc. Mais une grande partie de son travail est consacrée aux anonymes de la rue : musiciens, passants, mendiants, enfants... Depuis le milieu des années 80, les travaux de Jef Aérosol sont indissociables de sa fameuse flèche rouge, présente sur toutes ses peintures, à la manière d'une seconde signature ou d'une marque de fabrique.



Banksy



Les pochoirs de Banksy sont des images humoristiques, politiques et poétiques, parfois combinées avec des slogans. Le message est généralement antimilitariste, anticapitaliste ou antisystème. Ses personnages sont souvent des rats, des singes, des policiers, des soldats, des enfants, des personnes célèbres ou des personnes âgées.

Le post graffiti

Le post-graffiti est le travail intra-muros des graffeurs. Il répond en général à une **commande** et est pensé comme tel. Il n'est **pas destiné à la rue mais aux galeries, musées** et aux collections.



Un article paru en 1973 dans un magazine New Yorkais fut la première reconnaissance publique vis-à-vis des artistes graffiti. Face à l'expansion du mouvement Hip Hop **dans les années 80**, les galeries d'art new-yorkaises commencent à s'intéresser au graffiti et à **organiser des expositions** de travaux sur toile, qui se propagent et sont bien reçues en Europe.

Depuis 2004, les street-artistes sont reconnus par les galeries, leurs œuvres sont vendues dans le monde entier et beaucoup de musées possèdent leurs œuvres dans leurs collections. **Les graffeurs tentent d'être reconnus en tant qu'artistes à travers leurs œuvres exposées tout en continuant souvent en parallèle leur art clandestin.** Si le post-graffiti permet aux artistes de vivre de leur art, il crée aussi la polémique dans la subculture de graffiti qui lui reproche de jouer dans une logique de commercialisation.



Le paradoxe de l'art illégal

Bien que le graffiti soit aujourd'hui reconnu comme un art, il ne reste accepté de l'autorité que dans l'enceinte d'un musée. Cela rentre en opposition avec le caractère à la base illégal et urbain du graffiti ! Cette reconnaissance « officielle » du graffiti fait débat. Pour de nombreux artistes urbains, l'anonymat fait partie intégrante de l'identité du graffeur et donne sens au graffiti. Ils comparent cette seconde identité anonyme à un costume de super héros.

Bonom (neo graffeur bruxellois), explique qu'une fois reconnu en tant qu'artiste, il a perdu un peu de son intérêt pour le graffiti car sa relation à la rue avait changé : le public attendant quelque chose de lui, il ne pouvait donc plus le surprendre. Par contre, d'autres artistes trouvent en cette reconnaissance un second souffle, car elle leur permet de se consacrer à leur art à temps plein.

*« Il arrive à témoigner de la question assez trouble des supers pouvoirs que le graffeur acquiert lorsqu'il revêt son identité anonyme. Mais aussi, est-ce qu'il meurt ou est-ce qu'il survit dès lors qu'il se met à la lumière du jour ? Du coup, j'ai un petit coup de blues... Je me dis : Est-ce que j'ai tué Bonom en le mettant dans un musée ? »**

*Adrien Grimmeau, auteur de l'exposition et du livre « Dehors ! Le graffiti à Bruxelles », parlant du graffeur Bonom dans une interview de 2011

LE GRAFF EN BELGIQUE

Comme un peu partout en Europe, c'est avec les films et le breakdance que la culture Hip Hop arrive dans notre pays au **milieu des années 80**. Il faudra attendre 1986 pour voir apparaître les premiers véritables graffiti et tags sur les murs bruxellois. La période de 1989 à 1992 est considérée comme **l'âge d'or du graffiti** en Belgique. C'est alors que naissent des crews, comme **BCP** (Brussels City Painters) avec Eros et Zone, **RAB** (Rien à Branler), avec Sozyone Gonzalès, ou **BSR** (Bombeur Sans Reproche), avec Shock, tagueur très productif inondant la ville. Une **répression massive** du graffiti commencera en 1996. On verra alors l'apparition de lieux institutionnalisés, comme l'atelier Recyclart à Bruxelles, où les graffeurs peuvent exercer leur art.

Grandes figures du graffiti à bruxelles des années 2000



Bonom

Figure emblématique du néo-graffiti. Un français implanté chez nous qui commença aussi par le tag pour développer ensuite des grandes fresques murales, qu'il réalise la nuit clandestinement : un gigantesque morse endormi, un dinosaure sur la façade Generali, un renard tombant sur la cité administrative, etc. Il incarne les ambiguïtés du «street art» car même reconnu comme un artiste, il reste en butte à des poursuites judiciaires.

Defo

Graffeur dans la lignée du Hip Hop. Il réalise des fresques sophistiquées inspirées de la BD et de la science-fiction, à la bombe, avec une dextérité remarquable. Defo est un des artistes des années 2000 qui reste le plus proche du style nord-américain d'origine.

Eros

Il a réalisé le plus grand graffiti bruxellois sur toute la façade latérale d'une maison mitoyenne à la maison de jeunes De Fabriek.



Muga

Néo-graiffeur namurois. S'il a commencé à la bombe aérosol à l'arrivée du mouvement Hip Hop, il s'est ensuite très vite tourné vers le pochoir. Ses œuvres nous invitent à regarder autrement la société actuelle. Muga a laissé sa trace dans de nombreuses villes européennes mais aussi dans des pays plus lointains (Sri Lanka, Mali, les îles canaries...)

Na

Ce tagueur est connu pour son grand nombre de tags, souvent monochromes, réalisés en vitesse à la bombe dans la ville et dans les endroits les plus inattendus.

Obes/Obêtre

Artiste connu pour être le porte-parole de la légalisation du graffiti, appuyant qu'avec 27000 tags à son actif, il risque théoriquement 18 ans de prison. Obêtre est un touche à tout, tant au niveau des techniques qu'il utilise que des thèmes qu'il aborde dans ses projets.

RAPPARENCE

"La plupart des rappeurs ont toujours eu une fascination pour le luxe. Du point de vue de l'apparence vestimentaire, le mouvement Hip Hop a toujours été porté par une volonté de perfection dans l'allure, avec des codes très précis, en perpétuelle recherche. Tout au long de son histoire, le rap s'est diversifié et le consommateur a évolué. On est loin aujourd'hui du cliché du jeune Noir des quartiers défavorisés. Aujourd'hui, on écoute du rap depuis des hôtels branchés. Et, pour apprécier cette musique, on n'est plus obligé de s'habiller comme un rappeur." *



A la fin des **années 70**, dans le clip *Rapper's Delight* de Sugarhill gang, le Rap n'avait pas encore de repères vestimentaires spécifiques, il s'inspire donc de l'esthétique du **Disco**.

Quelques années plus tard (1982), le clip futuriste de *Planet Rock* d'Afrika Bambaataa nous montre que les premières aspirations vestimentaires du Rap furent **excentriques** comme l'étaient celle de Georges Clinton et d'autres artistes **funk**.



Avec *The Message* de Grandmaster Flash and the Furious Five, on revient sur terre et on se balade dans le Bronx, quartier d'origine des membres du groupe.

Les **différentes expérimentations** vestimentaires continueront mais la **mode B-Boy, inspirée des tenues des danseurs** (survêtements, bob, casquette, baskets, jeans...) s'imposera **jusqu'à la fin des 80's**. Aujourd'hui encore, cette mode reste le principal modèle vestimentaire lié au mouvement Hip Hop, que ce soit pour les rappeurs, les DJ ou les danseurs.



RUN DMC est le premier groupe de rap à faire du style B-Boy leur tenue de scène. Ils portaient des ADIDAS sans lacets, comme les détenus des prisons. Ce look a donné naissance à **certains préjugés** : les rappeurs sont des bad boys, des délinquants... Les Run DMC ont répondu avec la chanson *My Adidas*. Suite au succès de cette chanson, ils ont l'idée de faire appel au sponsoring d'Adidas, devenant les premiers rappeurs à conclure un contrat publicitaire.

Au **début des années 90**, un nouveau style fait son apparition : **les vêtements larges (baggy)**, initialement utilisés par les SDF. Avec l'apparition du Gangsta Rap et de l'obsession pour la rue, ils deviendront un nouveau modèle vestimentaire.



A partir de 2000, la culture capitaliste du nouveau Rap pousse la mode vers le **Bling**. Les rappeurs s'enrichissent et arborent fièrement costard cravate, fourrure, diamants...

L'expression fait référence au bruit que font les chaînes portées autour du cou.

Massives chaînes en or, montres et bagues en diamants et des grillz recouvrant les dents, voiture tunées,... C'est avec la naissance du style dirty south que le bling bling prend de l'ampleur.

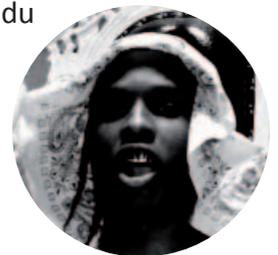


*Le bling-bling est souvent un moyen de détourner l'attention de la réalité : il suffit de quelques centaines d'euros de chaînes en or pour renvoyer au monde entier une image de considérable opulence, alors qu'on vit dans la misère. Le prix de cette prospérité factice est donc tout à fait modique**

*Le bling-bling est le symbole de la fierté du Nigga qui a réussi sans cesser d'être celui qu'il est. Ce sont des chaînes d'esclave transformées en or**



Depuis 2010, la mode évolue de manière inattendue et accélérée. Les blogs spécialisés, les réseaux sociaux et Youtube deviennent les principales sources d'inspiration. Les nouveaux rappeurs piochent dans les ingrédients et différents styles du passé pour les associer au présent et créer le futur.



De nombreux rappeurs ont créé des lignes de vêtements : Pharell (Billionaire Boys Club), Jay-Z (Rocawear), P. Diddy (Sean John), Kanye West... mais aussi des rappeurs français comme Booba (Ünkut), Rohff (Distinct), La Fouine (Street Swagg)

* citations tirées du livre de * David O'Neill, Explicit Lyrics : toute la culture rap ou presque, Les éditeurs libres, 2007

LEXIQUE

A cappella

sans musiques, ni instruments

Art mural

Part de l'art public qui regroupe les peintures murales commandées ou admises

Art public

Désigne l'art, créé dans les rues et l'espace public, pensé en réponse à une commande émanant des autorités. Il s'agit de sculptures publiques, d'art de les métros, etc.

Art urbain

Toute expression artistique, dans les rues et l'espace public, non commandée et donc contraire à la loi. Cet art est majoritairement constitué de graffitis et de street art mais on observe également des happenings ou des installations.

Beat

Beat est un terme anglophone qui signifie « battement ». En musique, le beat est le temps de la mesure ou pulsation ; plus particulièrement dans la musique Hip Hop, le terme se réfère à l'ensemble de la partie instrumentale d'un morceau, fréquemment composée de l'enregistrement en boucle d'un rythme ou d'une partie de mélodie.

Blaze

Nom donné ou pseudo adopté par le graffeur

BPM

Battement par minute (mesure le tempo d'un morceau).

Break

Passage d'un morceau où ne sont présentes que les lignes de basse et de batterie, répété en boucle.

Calage tempo (ou beatmatching)

Synchronisation des rythmes de deux morceaux.

Crew

Ou posse, squad, gang : groupe/équipe de rappeurs, graffeurs ou danseurs

Cross-fader

Bouton à glissière placé horizontalement sur une table de mixage permettant de basculer d'une voie à l'autre.

DJ – Disc Jockey

personne qui sélectionne et diffuse de la musique à destination d'un public, que ce soit pour une émission radiophonique, dans une discothèque ou à l'occasion d'une soirée spécifique

Dirty dozens

Bagarre verbale entre deux personnes, propres à la communauté afro américaine, durant laquelle les participants s'insultent mutuellement jusqu'à ce que l'un des deux abandonne. Ces insultes se basent souvent sur l'intelligence, l'apparence, le statut social, la situation financière et sur des commentaires désobligeants à propos de la famille de l'adversaire, et en particulier la mère (exemple : Yo mama, pouvant être traduit par le fameux « Ta mère » en français). L'importance des mères dans les familles afro-américaines est au cœur du jeu: insulter sa mère aura certainement pour conséquence d'énerver l'autre joueur.

Diss track

Chanson pour se moquer, dénigrer

Exutoire

Ce qui permet de se soulager.

Feutrine

également appelée « slipmat », sorte de tapis intercalé entre le vinyle et le plateau de la platine permettant de faire glisser le vinyle sans dommage. Ainsi pour faire Pause, un DJ jouant sur vinyles



utilise rarement la touche play et stop. Pour arrêter un morceau il pose ses doigts sur le disque, qui doit donc pouvoir glisser sur la feutrine.

Ghetto

Quartier d'une ville habité par une minorité isolée de la population

Loop

Boucle sonore composée d'un point d'entrée (loop-in) et d'un point de sortie (loop-out).

Mashup ou versus

Remix mixant la version a cappella d'un morceau avec l'instrumental d'un autre.

MC – master of ceremony – maître de cérémonie / Microphone controller

Contrôleur de micro

Monochrome

D'une seule couleur

Négritude

L'ensemble des valeurs économiques, politiques, intellectuelles, morales, artistiques et sociales des peuples d'Afrique et des minorités noires d'Amérique, d'Asie, d'Europe et d'Océanie

Néo-graffiti

Mouvement artistique contemporain qui mêle les techniques et codes du graffiti Hip Hop à ceux de l'art urbain. Il englobe diverses techniques telles que le graffiti, le pochoir, la mosaïque, les stickers, l'affichage. C'est principalement un art illégal et éphémère, plus populaire auprès du grand public que le graffiti traditionnel pour son esthétique.

Pitch bend

Mécanisme d'une platine (vinyle ou CD) permettant de modifier la vitesse de lecture (modification exprimée en pourcentage par rapport à l'original). Son réglage permet ainsi de synchroniser les beats de deux morceaux (entrant et sortant).

Pochoir

Le pochoir est une technique d'impression (ou technique picturale) qui permet de reproduire plusieurs fois des caractères ou des motifs sur divers supports. Le pochoir est aussi la feuille de carton ou de métal découpée, pour colorier avec une brosse, le dessin ayant le contour de la découpe.

Polyphonique

Post-graffiti

Travail de graffeurs non destiné à la rue mais au réseau institué de l'art : collections, galeries, musées.

Sample

En français échantillon. Le sample est un court extrait ou une partie d'un morceau de musique, joué en boucle ou par intermittence. Il peut être déformé pour atteindre l'effet recherché. Le sampling est un collage électronique de ces extraits, effectué par un DJ

scat

Improvisation vocale à partir d'onomatopées

Scratching

Procédé consistant à modifier manuellement la vitesse de lecture d'un disque vinyle, alternativement en avant et en arrière, de façon à rester sur le son et produire un effet spécial; le son devient plus aigu lorsqu'il est accéléré et plus grave lorsqu'il est ralenti.

Set

Passage, session d'un DJ, d'un artiste ou d'un groupe en live.

Street art

On utilise parfois ce terme de manière tronquée comme synonyme de néo-graffiti. Or si le néo-graffiti appartient bien au Street art, le contraire n'est pas forcément vrai, le cadre du Street Art étant plus large que celui de néo-graffiti pour lequel la notion de signatures (lettrées ou non) reste primordiale. La définition de Street Art serait sans doute plus proche d'art urbain contemporain.

Subculture

Culture partagée par un groupe d'individus, se différenciant ainsi des cultures plus larges auxquelles

ils appartiennent

Tag

Forme la plus répandue de graffiti. Il s'agit d'une signature écrite de façon répétée. Il s'applique rapidement, en une seule couleur, au marqueur ou à l'aérosol.

Tempo

Vitesse d'un titre, Rapidité d'un morceau de musique, exprimée en BPM (battements par minute).

Throw-up

Graffiti de plus grande dimension que le tag, rapidement exécuté, constitué habituellement de grosses lettres lisibles soulignées par des contours et parfois remplies de couleurs différentes

Toyer

Recouvrir partiellement ou totalement de son tag.

Track

Morceau d'un disque, piste audio.

Troubadour

Poète du Moyen Age

Writer

nom donné à la personne qui pratique le graffiti. Synonyme de Graffeur.

Writing

Autre nom pour qualifier le graffiti traditionnel, Hip Hop

Yarn Bombing

Le yarn bombing investit la rue en utilisant et en recouvrant le mobilier urbain de tricot : bancs, escaliers, ponts, mais aussi des éléments de paysage naturel comme les troncs d'arbre, ainsi que les sculptures dans les places ou les jardins.



Histoire et origine du rap

www.larousse.fr/encyclopedie/divers/rap/85678

wikipédia : rap, dirty dozens

<http://fr.wikipedia.org/wiki/Rap>

<http://www.universalis.fr/encyclopedie/rap-musique/>

<http://www.universalis.fr/encyclopedie/rap-histoire-du/>

Itw Nassim

Reportage « Yo ! Non peut-être ? » de Martin Vachery sur le rap bruxellois.

(David O'Neill, Explicit Lyrics : toute la culture rap ou presque, Les éditeurs libres, 2007)(citations bling bling)

www.dictionnairedezone.f = exemples d'argot

urbandictionary.com

Article de Didier Stiers et Nicolas Capart dans le Magazine Larsen (n°6 Janvier/février 2014) « 30 ans de Hip Hop en Belgique, Peace, Love, Unity and Having Fun ».

Beatbox

<http://www.pourton.info/2011/10/14/le-beatbox-histoire-dun-art/>

http://fr.wikipedia.org/wiki/Human_beatbox

<http://lerapenfrance.fr/2013/06/26/faya-braz-nous-raconte-le-beatbox/>

Hip Hop et mode

<http://cestunjourpour.com/2013/06/14/rapparence/>

<http://musique.premiere.fr/Photos-Musique/L-histoire-du-hip-hop-en-looks-3164748>

Documentaire : sneakers le culte des baskets

<http://www.lourdson.com/sneakers-le-culte-des-baskets/>

http://www.lemonde.fr/mode/article/2013/08/23/le-hip-hop-entre-les-griffes-de-la-mode_3464814_1383317.html - Carine Bizet/Propos de Antoine Zucchet (mémoire sur le sujet pour l'Institut français de la mode) et Jean Touitou, fondateur d'APC

Breakdance

<http://www.danceconnexion.com/fr/danse/s-16-danse-urbaine/127-break-dance---b-boying/>

http://fr.wikipedia.org/wiki/Break_dance

<http://en.wikipedia.org/wiki/B-boying>

DJing

<http://industrie-culturelle.fr/industrie-culturelle/place-strategique-dj-spectacle-vivant-industrialise/>

<http://www.wnyc.org/story/89709-south-bronx-hip-hop-year-zero/>

http://www.espace-defis-hiphop-art-atelier-stage-exposition-graffiti-tag.com/histoire_hiphop_documentation_graffiti_lexique_hip_hop_doc_origines_alphabets_ecriture/histoire_hiphop_documentation_dj_ing_rap_rappeur_musique_origines.php

http://www.ivoirmixdj.com/affiche_art.php?id=343&&cat=9

http://djtutorial.com/dj_glossary.htm

<http://www.djing.ch/>

Documentaire : Scratch music : la naissance d'un art.

DJing en ligne

<http://www.partycloud.fm/19838313+12681631>

GRAFFITI

Texte

C215, « Graffiti, street art, muralisme... Et si on arrêta de tout mélanger ? » : <http://www.rue89.com/rue89-culture/2013/11/06/graffiti-street-art-muralisme-si-arretait-tout-melanger-247235>

CALOGIROU C. , « Réflexions autour des Cultures urbaines », Journal des anthropologues [En ligne], 102-103 | 2005, mis en ligne le 18 novembre 2010, consulté le 09 octobre 2013. URL : <http://jda.revues.org/1414>

CENTRE HUBERTINE AUCLERT 2011, « Les vœux d'Hubertine en graffiti », [En ligne] : <http://www.centre-hubertine-auclert.fr/article/les-voeux-d-hubertine-en-graffiti>

COUVRETTE K. 2012, « Le graffiti à Montréal : pratique machiste et stratégies féminines », mémoire de maîtrise, Université de Montréal.

CHANG J. 2006, « Can't stop won't stop : une histoire de la génération hip-hop », Ed. Allia, Paris, 632p.

CARLSSON B. 2011, « Le manuel du street art : matériel et techniques », Ed. Eyrolles, Paris, 140 p.

GANZ N. 2011, « Planète graffiti : street art des cinq continents », Ed. Pyramid, Paris, 391 p.

GORRI E. 2011, « Le street art : Une appropriation de l'espace public par l'imagerie contestataire », Institut des Sciences de l'Information et de la Communication, Bordeaux.

GRIMMEAU A. 2011, « Dehors ! Le graffiti à Bruxelles », CFC-Editions, Bruxelles, 220p

VANOUSIS A. 2010, « Les collectifs qui bouillonnent de culture », [En ligne] : <http://www.ieb.be/Les-collectifs-qui-bouillonnent-de>



WACLAMEK A. 2012, « Street art et graffiti », coll. L'Univers de l'art, Ed. Thames & Hudson, Paris, 208p.
<http://www.streetlove.fr/artiste/muga-from-belgium-street-art.html>
Le Graffiti et le Street art : <http://www.speerstra.net/le-graffiti-et-le-street-art>
<http://fr.wikipedia.org/wiki/Graffiti>
<http://www.le-graffiti.com/dossiers/graffiti-hip-hop.html>
<http://www.le-graffiti.com/dossiers/street-art.html>

ALLER PLUS LOIN

<http://www.fatcap.org/> :

FatCap est une plateforme web sur le graffiti et le street-art. Sur ce site, vous trouverez des photos, des vidéos, et des articles, classés par artistes, et mis à jour quotidiennement. Tout le contenu du site est géo-localisé, afin que vous puissiez découvrir rapidement les principales tendances artistiques à travers le monde.

Vidéo qui suit la réalisation d'une œuvre de Liliween : <http://www.fatcap.org/video/2972.html>

CARLSSON B. 2011, « Le manuel du street art : matériel et techniques », Ed. Eyrolles, Paris, 140 p. : Une vingtaine de street artists dévoilent leurs secrets de fabrication pour réussir pochoirs, posters, stickers, sérigraphie, installations, etc. A la manière d'un livre de recettes, photos de gestes et explications de textes permettront au néophyte de s'initier au street art, quelle que soit la technique ou le support. Inclut entretiens et oeuvres des artistes de la rue.

Reportage « Bonom sur les toits » : <http://www.fatcap.org/video/662.html>

Reportage « Tag la guerre souterraine » par Lundi investigation : <http://www.youtube.com/watch?v=EkyOdS7wIDM>

Kidult, "Illegalize graffiti" : <http://www.youtube.com/watch?v=0CdSLDjv0j0>

VAN HOUTVINCK V. 1997, "Des murs et des oreilles", vidéo [En ligne], <http://www.youtube.com/watch?v=s2y13A0U7sg>:

Documentaire suivant des graffeurs belges à Bruxelles et à travers plusieurs villes d'Europe. En 4 parties, +/- 1h

BANSKY 2010, « Faites le mur ! » (vo: Exit Through The Gift Shop), Royaume-Uni, 87 min.

SILVER, T. 1983, « Styles Wars », USA, 70 min : <http://www.youtube.com/watch?v=nFxH8yfeRdE>

Le documentaire se concentre essentiellement sur le graffiti mais couvre également dans une moindre mesure le b-boying et le rap. VOSTFR

article 27

4, rue de Bavière - 5000 Namur

081 26 18 43

region.wallonne@article27.be

www.article27.be

Editeur responsable : Catherine Legros - Article 27 Wallonie - 2014



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES



Wallonie



la jeune Province

Brabant wallon



Province de
HAINAUT



PROVINCE
de NAMUR



Province de
Luxembourg

